

## LE PETIT THÉÂTRE DE LA RELIGION (Mt 6, 1-18)

### *Les professionnels du sacré*

Après avoir opposé à la doctrine de Moïse son enseignement (*Moi je vous dis...*, Mat 5,22), Jésus passe à la critique des pratiques religieuses que les scribes et les pharisiens prétendaient faire passer pour expression de volonté divine (Mat 15,3).

Les trois colonnes portantes qui constituaient la base de la religiosité judaïque étaient l'*aumône*, la *prière* et le *jeûne* (Tob 12,8). Ces pratiques religieuses étaient soutenues par les scribes et exécutées scrupuleusement par les pharisiens qui, par leur style de vie, croyaient donner l'exemple au peuple.

Pour Jésus, l'Homme-Dieu qui s'est fait serviteur des hommes, l'attitude qui définit le croyant n'est pas l'exemple mais le service (Mat 20, 25-28). En donnant l'exemple l'individu montre ses vertus afin que les autres s'efforcent de les égaler, et cela lui fait croire être supérieur à ceux pour lesquels il est un exemple (Luc 18, 11-12).

Jésus apprend que les qualités et les vertus que l'on a ne doivent pas être exhibées, mais mises au service de ceux qui en ont besoin. Alors que l'exemple maintient la distance entre qui le donne et qui le reçoit, le service élimine les distances et rend les personnes égales.

Le désir de donner l'exemple peut induire l'individu à assumer des modèles de comportement religieux qui ne correspondent pas à sa vie, mais qui font partie du cliché de l'homme pieux.

Dans son enseignement Jésus démolit ces modèles de religiosité exemplaire et, sans ménager ses termes, Il définit *hypocrites* ceux qui les mettent en œuvre (Mat 6,2.5.16). Pour la première fois paraît dans l'Évangile de Matthieu le terme *hypocrite* (gr. *hypokritês*), que l'évangéliste emploie quatorze fois tandis que, par contre, il y a seulement trois fois dans l'Évangile de Luc et une seule fois dans l'Évangile de Marc. Avec ce mot on dénotait celui qui jouait un rôle, c'est à dire le comédien. Jésus adresse toujours ce nom aux scribes et aux pharisiens (Mat 23, 13-15).

En véritables professionnels du sacré, scribes et pharisiens, grâce à l'exhibition de leur piété, affichaient leur sentiment de supériorité à l'égard du reste du peuple, dans le besoin insatiable de provoquer l'admiration des gens.

Mais le Christ ne se laisse pas tromper par les apparences. Pour Jésus tous ceux qui pratiquent de l'aumône *«pour être honorés des hommes»* ne sont que des hypocrites (Mat 6,2).

Il n'y a rien de plus affreux que de faire de la publicité pour le bien que l'on fait.

Si l'aumône, comme toutes les autres formes d'aide intéressée, glorifie celui qui l'accorde, elle est toujours une humiliation pour celui qui la reçoit, et quand on lui fait de la réclame, elle ne sert qu'à édifier la réputation de sainteté du pieux donneur.

Tous ceux qui exploitent le besoin d'autrui pour faire connaître au monde dans quelle mesure ils sont bons et généreux ne sont que des comédiens qui ont déjà reçu leur récompense par l'admiration qu'ils suscitent. Pour Jésus ceux-ci ne rendent pas hommage au Seigneur, et, en outre, en désirant *«être honorés des hommes»* (Mat 6,2), ils se substituent à Dieu, du moment qu'ils dévient sur eux-mêmes la gloire qui, au contraire, doit être adressée seulement au *«Père qui est dans les cieux»* (Mat 5, 16).

À l'aumône, pratique judaïque considérée digne de grand mérite par Dieu (Tob 4, 11 ; Prov 19, 17), Jésus oppose le partage des biens (Mat 19,21).

Tandis que l'aumône signifie maintenir une distance et une dépendance entre celui qui la donne et celui qui la reçoit, partager les biens annule cette distance et instaure une relation sur un pied d'égalité : aux pauvres on ne doit pas donner de choses, mais tout soi-même (Mat 14, 13-21). Quand on aime vraiment on désire que la personne aimée ait les mêmes choses que l'on possède et tout cela n'est pas possible par l'aumône, mais seulement par le partage de tout ce que l'on est et tout ce que l'on a.

En attendant que la communauté de Matthieu atteigne la pleine compréhension et acceptation du message de Jésus, en passant de la pratique judaïque de l'aumône à la pratique chrétienne du partage (Mat 5,3), l'évangéliste invite à la plus grande discrétion quand on fait l'aumône (Mat 6, 3-4).

### *Attraction fatale*

Au milieu de la prise de position de Jésus à propos des trois pratiques religieuses, Matthieu place la plus importante : la prière.

Comme il a déjà fait pour l'aumône, Jésus ridiculise tous ceux qui veulent que leur dévotion soit connue pour obtenir l'admiration des hommes.

Un dicton rabbinique affirmait que « *dans le monde il y a dix parts d'hypocrisie : neuf se trouvent à Jérusalem* » (Ester Rabbà I, 3-85b). La concentration de tant d'hypocrisie à Jérusalem était due au fait que dans cette ville il y avait le Temple du Seigneur.

Le Temple, que le Seigneur n'avait pas voulu (2 Sam 7,5-7), avait été construit par Salomon comme un piédestal pour sa mégalomanie effrénée (1 Rois 6) : pour cela il avait mis aux travaux forcés trente mille personnes, « *une corvée générale en Israël* » (1 Rois 5, 27).

Après avoir été brûlé par les Babyloniens (2 Rois 25, 8-17) et reconstruit partiellement à l'époque de Esdras (Esd 3), avec Hérode le Grand, le Temple avait acquis une splendeur nouvelle et était le lieu religieux le plus imposant de l'antiquité.

Pour Jésus, le Temple de Jérusalem, comme tout lieu considéré sacré, était seulement apparence et avait peu de substance, comme le figuier qui n'avait que des feuilles et pas de fruits (Mat 21, 19).

Mais les lieux sacrés exercent une attraction fatale sur les personnes pieuses, qui les utilisent comme des théâtres dans lesquels elles peuvent exhiber leur dévotion. C'est pourquoi, quand il doit conseiller à ses disciples le lieu le plus approprié pour la prière, Jésus exclut les lieux de culte (Jean 4,23) que l'institution religieuse a rendus réfractaires et impénétrables à l'Esprit du Seigneur, et il conseille, au contraire, de prier dans la partie la plus cachée de la maison : la grotte qui était utilisée comme dépense (Mat 6,6).

Jésus, que l'Évangéliste présente seulement 2 fois en prière, (Mat 14, 23 ; 26, 36), donne aussi aux disciples quelque indication à propos de la façon dont on doit prier.

La prière est pour Jésus l'expression de la confiance dans le Père.

Plus la foi dans le Seigneur est grande et moins la prière a besoin de mots et de formules. Au contraire, moins on a de foi, plus on a besoin des mots.

Ceux qui croient exprimer leur foi ou leur dévotion en multipliant les mots de la prière, sont considérés par Jésus comme des païens idolâtres. Ces longues prières qui aux yeux de tout le monde paraissent comme un grand exemple de dévotion, sont pour Jésus comparable au verbiage des païens : « *Dans vos prières, ne rabâchez pas comme les païens, qui s'imaginent être exaucés à force de paroles* » (Mat 6,7 ; Is 1,15).

Les paroles de Jésus devaient rappeler aux auditeurs un épisode connu, raconté dans le premier livre des Rois, là où Élie se moque des prophètes de Baal et de leurs prières qui restaient inexaucées : « *Criez bien haut, leur dit-il, car c'est un dieu : il a des soucis ou des affaires, ou il est en voyage ; peut-être dort-il, il faut le réveiller !* » (1 Rois 18,27).

Jésus constate que bien des personnes s'adressent au Seigneur exactement comme les païens s'adressent à leurs dieux, puisqu'ils croient qu'il faut rappeler au Seigneur ce qu'il doit faire (« *Rappelle-toi ce peuple que tu acquis jadis, que tu rachetas, ta tribu d'héritage, le mont Sion où tu fixas son séjour !.....* » Ps 74, 2.18), en criant ce qu'ils demandent à une divinité sourde et insensible (« *Vers toi, Yahvé, je crie ; mon Rocher, ne sois pas sourd pour moi* » Ps 28,1 ; 86,3).

Dans leur présomption, puisqu'ils se croient peut-être plus miséricordieux que leur Dieu, les hommes cherchent à convaincre le Seigneur à se montrer miséricordieux et clément autant qu'ils le

sont eux-mêmes (« *Fais-leur miséricorde, Seigneur, accorde-leur de passer leur vie jusqu'au bout en bonne santé...* », Tob 8,17).

Mais pour Jésus « *votre Père sait ce dont vous avez besoin, avant que vous ne le lui demandiez* » Mat 6,8). Le Père connaît ce dont on a besoin, et cela rend inutile toute demande.

Quand il y a la certitude que le Père "sait", et que l'expérience apprend que le Seigneur transforme tout en bien (Rom 8,28) et qu'il a même soin des moindres aspects de la vie et des aspects les plus insignifiants de la vie (Mat 10, 30-31), alors on n'a besoin ni de demander ni, encore moins, de l'informer, mais plutôt de transformer la confiance en lui en un remerciement continu (Mat 11,25).

### *Superstition et jeûne*

Enfin, Jésus parle du jeûne dévotionnel, pratique qui distinguait les pharisiens et les personnes pieuses du reste du peuple (Mat 9,14).

Le jeûne naît dans le monde grec comme résultat de la superstition : on croyait que, en cas de deuil, les démons qui avaient provoqué la mort pouvaient avoir du pouvoir sur les parents du défunt pendant qu'ils mangeaient.

On jeûnait donc pendant la veillée funèbre tant que l'âme du trépassé était encore proche, parce qu'il y avait toujours le danger d'une infection démoniaque.

Les Hébreux héritèrent cette pratique du culte cananéen des morts, mais ils la limitèrent à une seule journée par an, celle de l'expiation des péchés de tout le peuple (Lev 23,32).

Bien qu'elle fût continuellement contrecarrée par les prophètes (Is 58, 4-7 ; Jer 14,12), la pratique du jeûne était devenue le signe distinctif des Juifs qui jeûnaient facultativement deux jours par semaine, le jeudi et le lundi, pour commémorer la montée et la descente de Moïse du Sinaï.

Pour Jésus ceux qui jeûnent sont des comédiens qui se *défigurent* pour *figurer* (Mat 6,16) aux yeux des gens et du Seigneur (« *Pourquoi jeûnons-nous, si tu ne le vois pas, et nous humilions-nous, si tu ne le sais pas ?* » Is 58,3). En harmonie avec les prophètes, Jésus nous apprend que le Père ne demande pas à ses fils de jeûner, mais plutôt de « *rompre le pain pour l'affamé...* » (Is 58, 7 ; Mat 25, 35).

Le Fils de Dieu se fait pain pour les hommes (Mat 26, 26) afin que tous ceux qui l'accueillent et se font pain pour les autres deviennent eux aussi fils du Père unique. La plénitude de vie que le Père leur communique est incompatible avec toute sorte de mortification ; pour cela Jésus n'a jamais pratiqué le jeûne dévotionnel et il n'a jamais invité ses disciples à le faire (Mat 9,15)<sup>1</sup>. Alors que Matthieu ne donne aucune visibilité à ces pratiques judaïques de sa communauté en les reléguant dans la sphère intérieure du croyant, dans l'Évangile de Thomas les trois colonnes de la spiritualité hébraïque seront abattues de façon draconienne : « *Si vous jeûnez, vous produirez péché ; si vous priez vous serez condamnés, si vous faites de l'aumône vous nuirez à vos esprits* » (14), en évoquant la dénonciation des prophètes de l'inutilité et de la nuisibilité des pratiques religieuses :

« *Que me fait la multitude de vos sacrifices ? dit Yahvé. Je suis rassasié des holocaustes de béliers, de la graisse des veaux gras ; le sang des taureaux, des agneaux et des boucs, je n'y prends pas plaisir. Quand vous venez vous présenter devant moi, qui vous a demandé, de fouler mes parvis ? Ne continuez pas d'apporter des oblations vaines ; le parfum de l'encens est pour moi une abomination. Nouvelles lunes, sabbats, convocations d'assemblées, je ne les accepte pas : c'est de l'iniquité avec l'assemblée solennelle ! Vos nouvelles lunes et vos solennités, je les déteste. Elles me sont à charge, je suis fatigué de les supporter. Lorsque vous étendez vos paumes, je me voile les yeux devant vous. Même quand vous multipliez les prières, je n'écoute pas !* » (Is 1, 11-15).

---

<sup>1</sup> Le grand bonheur que la pratique du jeûne a eu dans une certaine spiritualité chrétienne est du à un copiste anonyme des premiers siècles qui apposa un ajout à l'Évangile de Marc. À la déclaration de Jésus : « *Cette espèce-là [de démons] ne peut être chassée que par la prière* » (Marc 9,29) un copiste ajouta « *et par le jeûne* ». Ce n'est pas tout : le verset entier, si manipulé, fut mis dans l'Évangile de Matthieu après le verset 20 du chapitre 17.